

Les français d'Amérique : état des faits, état de la recherche, perspectives futures

Luc Baronian

Volume 37, Number 2, 2006

Les variétés de français en Amérique du Nord. Évolution, innovation et description

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015836ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/015836ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue de l'Université de Moncton

ISSN

0316-6368 (print)

1712-2139 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Baronian, L. (2006). Les français d'Amérique : état des faits, état de la recherche, perspectives futures. *Revue de l'Université de Moncton*, 37(2), 9–20. <https://doi.org/10.7202/015836ar>

Article abstract

This article first summarises the state of the varieties of French spoken in Canada, the northern United States and Louisiana (number of speakers; majority, minority and bilingual communities; historical summary of colonisation). We then present each article of this volume by geographical region. A difference surfaces between the studies on Quebec French, mainly based on existing written and oral corpora, and the studies on Western and Louisiana French, centered on the gathering of new oral data. Furthermore, European linguists are mainly interested in the links between Acadia and Louisiana, while their Canadian colleagues focus more on the links between Quebec and the West or between Quebec and Acadia. To the best of our knowledge, there has been no research done on the historical links between Quebec and Louisiana, by way of the Mississippi, via the old French forts. By highlighting these less explored areas of research, we hope to arouse the interest of younger scholars.

Les français d'Amérique : état des faits, état de la recherche, perspectives futures

Luc Baronian

Université du Québec à Chicoutimi

Cet article résume d'abord l'état des parlers des communautés francophones du Canada, de la Louisiane et du nord des États-Unis (nombre de locuteurs ; situation majoritaire, minoritaire ou de bilinguisme ; survol historique de la colonisation). Ensuite, nous présentons chacun des articles de ce volume, par région géographique. Il en ressort une différence entre les études sur le français québécois, surtout basées sur des corpus écrits ou oraux existants, et celles sur les français de la Louisiane et de l'Ouest, centrées autour de la collecte de nouvelles données orales. Également, les auteurs européens s'intéressent surtout à l'axe historique Acadie/Louisiane, tandis que les auteurs canadiens se préoccupent plutôt des axes Québec/Ouest et Québec/Acadie. À notre connaissance, il n'existe pas de travaux sur l'axe historique Québec/Louisiane, le long du Mississippi, en passant par les anciens forts français. En soulignant ces zones moins exploitées de la recherche, nous espérons susciter ainsi l'intérêt des jeunes chercheurs.

This article first summarises the state of the varieties of French spoken in Canada, the northern United States and Louisiana (number of speakers; majority, minority and bilingual communities; historical summary of colonisation). We then present each article of this volume by geographical region. A difference surfaces between the studies on Quebec French, mainly based on existing written and oral corpora, and the studies on Western and Louisiana French, centered on the gathering of new oral data. Furthermore, European linguists are mainly interested in the links between Acadia and Louisiana, while their Canadian colleagues focus more on the links between Quebec and the West or between Quebec and Acadia. To the best of our knowledge, there has been no research done on the historical links between Quebec and Louisiana, by way of the Mississippi, via the old French forts. By highlighting these less explored areas of research, we hope to arouse the interest of younger scholars.

Adresse pour correspondance : Département des arts et lettres, Université du Québec à Chicoutimi, 555, boul. de l'Université, Chicoutimi, QC, G7H 2B1 Canada.
Courriel : Luc_Baronian@uqac.ca.

Introduction

L'étude des variétés de français d'Amérique du Nord est un champ excitant de par la vaste étendue géographique qu'elle couvre, la diversité des approches linguistiques qu'elle a su susciter à travers les années (approches historiques, anthropologiques, sociolinguistiques ou formelles), le nombre de différentes méthodologies qu'elle permet d'exploiter (études de corpus écrits, entrevues sociolinguistiques ou dialectologiques, grammaires et lexiques synchroniques) et la présence de nombreux chercheurs s'y intéressant au Canada, aux États-Unis et en Europe. En ce début du 21^e siècle, la linguistique moderne, après l'effervescence théorique qui a suivi la révolution générative, semble être en voie de retrouver un équilibre sain entre préoccupations théoriques et empiriques. En effet, grâce aux innovations technologiques sans cesse améliorées, il est maintenant possible, avec des ressources à la portée de tous, d'accumuler des corpus de taille impressionnante et de les coder linguistiquement, afin de permettre à une communauté de chercheurs d'interroger les corpus de multiples façons, confirmant et infirmant des hypothèses de recherche à une vitesse qui dépasse toutes nos attentes antérieures. De même, il existe maintenant des équipements audionumériques abordables et de bonne qualité qui permettent au linguiste de terrain de pénétrer des communautés de locuteurs de langues en voie de disparition ou vivant dans des endroits difficiles d'accès, sans avoir nécessairement à recourir à un laboratoire de phonétique, dont l'environnement est pour le moins artificiel et peut biaiser certaines recherches en enlevant une spontanéité qui ne fait pas défaut dans les villages et les chaumières. Les supports étant maintenant largement numériques, le linguiste peut dorénavant rapidement transférer ses données sur son ordinateur et procéder à une analyse poussée en utilisant des logiciels de phonétique, de statistique et autres à une vitesse dont nos prédécesseurs n'auraient jamais rêvé. Ces nouvelles possibilités d'accumulation de larges banques de données permettent aux théoriciens d'appuyer leurs hypothèses de façon beaucoup plus solide qu'auparavant, et par un heureux retour des choses, ces questions théoriques de plus en plus sophistiquées guident intelligemment la cueillette de nouvelles données, qui se fait de moins en moins à l'aveuglette. C'est dans ce contexte stimulant de nouveaux défis que l'étude des parlers français d'Amérique se poursuit en ce nouveau millénaire.

État des parlers

Comme tout groupe linguistique répandu sur un vaste territoire, la situation sociale, historique et linguistique des différentes variétés en question varie grandement d'un pays à l'autre, d'un état ou d'une province à l'autre, voire d'une communauté à une autre. Il ne sera donc pas inutile d'en faire un sommaire ici.

D'abord dans les provinces atlantiques du Canada, on retrouvait au recensement de 2001 près de 280 000 citoyens de langue maternelle française, dont 85 % vivaient au Nouveau-Brunswick, où ils représentaient près du tiers de la population de cette province. À l'autre extrémité, les Canadiens de langue maternelle française de Terre-Neuve-et-Labrador représentaient moins d'un pour cent de la population de cette province. Quant aux francophones de l'Île-du-Prince-Édouard et de la Nouvelle-Écosse, leur importance relative se situe entre 3 % et 5 % de la population de ces provinces. Dans ces trois dernières provinces, plusieurs francophones vivent quand même dans des communautés francophones ou bilingues, mais celles-ci se retrouvent invariablement dans des régions à majorité anglophone. Au sein du Nouveau-Brunswick, la situation varie grandement selon les comtés. Les francophones sont majoritaires à des niveaux variant de 63 % à 93 % dans quatre comtés, principalement à la frontière du Québec ; ils sont minoritaires de 27 % à 43 % dans trois comtés, et ils représentent moins de 10 % de la population des huit autres comtés. Les Néo-Brunswickois peuvent donc vivre dans des régions presque entièrement francophones, dans des régions bilingues, ou dans des régions où ils sont fortement minoritaires.

Historiquement, les francophones des provinces atlantiques sont surtout des Acadiens, descendants des premiers colons français de l'Acadie du 17^e siècle. Par contre, dans le comté frontalier du Madawaska, une partie importante de la population y est d'origine québécoise, et, apparemment, cela se reflète dans le parler local, à un point tel que Cormier (1999), à l'instar de Poirier (1998), classe la région dans le domaine linguistique du français québécois, plutôt qu'acadien. (Inversement, il existe des régions québécoises voisines qui, toujours selon Poirier et Cormier, et tel que nous avons pu le constater nous-même lors d'une enquête linguistique à l'été 2006, font partie du domaine acadien.) Il faudrait aussi mentionner les pêcheurs français du 19^e siècle, qui, selon Butler (1995), se sont mélangés aux Acadiens de la péninsule de Port-au-Port, à Terre-Neuve, sans compter certaines communautés micmaques ou malécites des Maritimes qui parlent français, tel que nous avons pu le constater nous-même, et dont l'étude a été malheureusement négligée jusqu'ici.

Au Québec, la situation est évidemment toute autre. Toujours selon les chiffres du recensement de 2001, on y retrouve près de six millions de francophones, soit 82 % de la population. Sur les 103 municipalités régionales de comté ou territoires équivalents (MRC), seul le Pontiac, à la frontière de l'Ontario, comporte une majorité anglophone (57 %). Deux autres MRC, dans le Grand-Nord, possèdent une population francophone minoritaire, soit Kativik et la Baie-James, mais cette fois-ci, c'est en faveur de l'inuktitut et du cri, respectivement. Selon Poirier (1998) et Cormier (1999), les parlers des quatre MRC qui donnent sur le Golfe du Saint-Laurent tombent dans la catégorie acadienne, soit Avignon,

Bonaventure, la Basse-Côte-Nord et les Îles-de-la-Madeleine. Dans le reste du Québec, les parlers seraient, selon toute vraisemblance, des descendants des parlers du Canada français qui se sont répandus à partir de la vallée du Saint-Laurent, et qui a connu trois points principaux d'arrivée des colons : Québec, Trois-Rivières et Montréal. Deux régions rurales d'établissement ancien sont souvent citées pour le caractère distinct de leur parler respectif, soit la Beauce, au sud de Québec, et la grande région de Charlevoix/Saguenay/Lac-Saint-Jean, au nord-est de Québec. Aujourd'hui, Montréal est une grande ville aux dizaines de dialectes, répartis selon de nombreuses classes sociales, quartiers variés et groupes ethniques multiples qui constituent un terrain de choix pour les sociolinguistes. À une époque plus ancienne, Montréal était le point de départ des coureurs des bois qui montaient vers les pays dits « d'en-haut », s'engageaient à contrat vers l'Ouest, ou commerçaient le long du Mississippi vers la Louisiane. Il s'est donc toujours agi d'un carrefour impressionnant où se sont rencontrés et mélangés, selon les époques, Français, Canadiens, Amérindiens et Britanniques, et Montréal est aujourd'hui le centre multiculturel du Québec. Les autres points d'intérêt linguistique sont l'Outaouais (frontalier avec l'Ontario, et souvent bilingue), l'Abitibi-Témiscamingue, nordique et isolé, d'établissement plus récent, mais encore peu étudié, et bien sûr le français québécois tel que parlé, selon les cas, en tant que langue maternelle ou langue seconde, par les immigrants et les onze nations autochtones¹ du Québec, où presque tout reste à faire.

En Ontario, 4,5 % de la population est de langue maternelle française, soit près d'un demi-million d'individus, la plus grande communauté en dehors du Québec. Historiquement, on y retrouve trois vagues d'implantation du français. La première, au 18^e siècle, dans la région du Détroit (Détrôit, Michigan/Windsor, Ontario), qui était le quatrième centre d'importance du Canada français après Québec, Trois-Rivières et Montréal.

La deuxième vague, en provenance du Québec au 19^e siècle, a peuplé l'Est et le Nord ontariens, où plusieurs petites villes et villages sont encore aujourd'hui à majorité francophone, ou, à tout le moins, fortement bilingues. Certains de ces individus se sont également établis à Windsor, se superposant ou s'insérant dans cette communauté établie au siècle précédent. Enfin, la plus récente vague s'effectue depuis l'après-guerre vers les grandes villes de l'Ontario (Toronto, Ottawa, London, etc.), en provenance du monde entier, y inclus le Québec et la francophonie canadienne. Cette dernière vague toutefois, à l'exception d'Ottawa qui est située à la frontière québécoise, ne semble pas produire de communautés au sens traditionnel. C'est-à-dire que ces gens partagent une vie communautaire et des institutions, dont un réseau scolaire important, mais ils sont généralement répartis dans les villes de façon sporadique, de sorte qu'ils se retrouvent le plus souvent en situation immédiate de minorité.

Les quatre provinces de l'Ouest et les trois territoires du Nord canadien ont des populations francophones représentant en-deça de 5 % de la population totale de leur province ou territoire, et comportant moins de 180 000 individus en tout, soit — à titre comparatif — les trois quarts de la seule population francophone du Nouveau-Brunswick. Il est difficile d'y établir la date d'arrivée des premiers francophones en provenance du Québec. Bakker (1997) situe les premiers arrivants permanents au 19^e siècle, mais, déjà au 18^e siècle, la région était fréquentée par des coureurs des bois transigeant avec les commerçants de Détroit et Montréal. Malgré sa population francophone de petite taille, comparativement à celles des provinces situées plus à l'est, l'Ouest canadien comporte quand même trois groupes ethnoculturels traditionnels parlant français, soit les Métis, les Canadiens-français et les descendants d'Européens établis au tournant des 19^e et 20^e siècles.

Malheureusement, l'Ouest est la région où les variétés de français perdent le plus de terrain en faveur de l'anglais, ce qui est d'autant plus dommage qu'il s'agit sans doute de la région linguistique du Canada la moins étudiée. Les Métis y parlent traditionnellement, selon les communautés, le français métis (qu'ils appellent eux-mêmes mitchif), le mitchif à proprement parler, une langue mixte franco-crie, ou encore des variétés d'anglais, de cri, d'ojibwé (saulteux), voire de langues dénées (dans le Territoire-du-Nord-Ouest). Comme dans le cas des grandes villes ontariennes, on se doit de mentionner également l'arrivée récente, mais de plus en plus importante, d'immigrants venant de pays francophones dans les villes de Winnipeg, Edmonton, Calgary et Vancouver.

On dit qu'un million de Québécois se sont établis aux États-Unis entre les années 1840 et 1930, dont environ les trois quarts se sont installés en Nouvelle-Angleterre ou dans le nord de l'état de New York, près de la frontière du Québec, où de nombreux « Petit Canada » furent fondés (l'expression étant aujourd'hui consacrée). Pour bien mesurer l'importance de cette migration, il suffit de savoir que dans les années 1830, la population du Québec (ou, à l'époque, le Bas-Canada) atteignait justement environ un million d'habitants. Selon les chiffres du recensement américain de 2000, environ le quart de la population des trois états de la Nouvelle-Angleterre les plus au nord (Vermont, New Hampshire et Maine) sont d'origine française, acadienne ou canadienne-française, formant même la majorité dans certains comtés frontaliers. Dans les trois états du sud de la Nouvelle-Angleterre, comme en Louisiane, ce pourcentage varie de 10 % à 20 % (dont 800 000 individus au Massachusetts, et 700 000 en Louisiane). Dans les états du nord du Midwest (Michigan, Wisconsin, Minnesota, Dakota du Nord et dans le Montana), ce chiffre oscille entre 5 % et 7 %. L'anglicisation est toutefois presque complète dans la plupart des régions hors de la Nouvelle-Angleterre et de l'état de New York (600 000 individus dans ce dernier état). Signalons qu'au point de

vue strict du nombre, c'est tout de même la Californie, avec ses 900 000 individus d'origine française ou canadienne-française, qui arrive au premier rang des états américains.

On sait que plusieurs migrants francophones en provenance du Québec au 19^e siècle ont suivi des routes de migrations connues, et se sont établis en continuité parmi des populations déjà francophones du temps que ces territoires américains appartenaient à la France. C'est le cas de Détroit au Michigan, de Vincennes en Indiana, mais aussi de l'ancien pays des Illinois, qui comprenait les villes de Saint-Louis, de Sainte-Geneviève et du Cap-Girardeau au Missouri, Kaskaskia et Cahokia en Illinois. On sait peu de choses des anciens parlers de ces régions (mais voir Vézina, 2005). Le professeur Joseph Médard Carrière de Northwestern University à Chicago, a enregistré et transcrit au début du 20^e siècle des chants et des contes de ces communautés, surtout de Vieille Mine (Old Mines) au Missouri, dont certains enregistrements ont survécu et sont conservés à la Library of Congress, à Washington. S'il reste des locuteurs vivants, ils doivent être peu nombreux. En tous les cas, il restait quelques locuteurs partiels et âgés dans les années 1980, selon Hyde Thomas (1981). On ne saurait évidemment passer sous silence les nombreux retraités et professionnels québécois plus récemment installés en Floride, à New York, Los Angeles, et dans plusieurs autres grandes villes américaines.

La Louisiane est un monde à part dans la francophonie nord-américaine. Il s'agit d'un véritable carrefour d'influences des Amériques françaises. On y estime la population francophone à un quart de million, et Neumann (1985) y estimait la population créolophone à 60 000 locuteurs. Les francophones et créolophones se retrouvent surtout dans les vingt-deux paroisses (l'équivalent des *counties* des autres états américains) continues, désignées comme faisant partie de l'*Acadiana* par le gouvernement louisianais, mais aussi dans les environs de la Nouvelle-Orléans, de Natchitoches, ainsi que quelques autres petits groupes isolés. Les premiers francophones établis en Louisiane au 18^e siècle sont venus du Québec et de la France. Puis vinrent des francophones de Mobile en Alabama, qui devint britannique en 1763, et surtout des Acadiens dans la deuxième moitié du 18^e siècle, qui avaient été éparpillés en France, dans les colonies américaines, dans les Antilles et en Guyane, après le Grand Dérangement de 1755 à 1763. Des Africains réduits en esclavage sont également arrivés au 18^e siècle. Des Amérindiens ont aussi été francisés, dont les Houmas, qui sont aujourd'hui le groupe ethno-culturel louisianais où l'apprentissage du français y est le plus vivant chez les jeunes, selon Rottet (2001). Autre événement important, la révolution des esclaves de Saint-Domingue qui mena à l'indépendance d'Haïti en 1804 a aussi produit son lot de migrations vers la Louisiane, mais cette fois en provenance du

Sud, plutôt que du Nord. C'est pourquoi la Louisiane peut être considérée comme le carrefour des Amériques françaises.

Finalement, on retrouve encore quelques locuteurs du français à Frenchville en Pennsylvanie, dont les ancêtres sont venus de l'Est de la France. On retrouve aussi des Acadiens dans la vallée de Saint-Jean au Maine, près de la frontière avec le Nouveau-Brunswick.

État de la recherche

Tout comme l'état des parlers français d'Amérique du Nord varie énormément, l'état de la recherche, provenant de deux continents, de méthodologies et de perspectives différentes varie aussi beaucoup d'une région à une autre.

L'Acadie est une zone de contact entre l'anglais et le français par excellence, situation minoritaire face à l'anglais et face à l'imposante culture québécoise à ses portes ; le français acadien est donc un terrain de prédilection pour les sociolinguistes. Ainsi, Cynthia Fox s'intéresse à la relation entre les Acadiens et les Québécois en Nouvelle-Angleterre. En plus de présenter un bon survol des études récentes sur le franco-américain, elle présente une analyse des formes acadiennes et québécoises de la 3^e personne du pluriel des verbes (*Ils veulent/veulent*) en Nouvelle-Angleterre. Karine Gauvin exploite un autre filon riche du français acadien, soit le vocabulaire maritime, tel que représenté par le mot *haler* dans les sources documentaires, telles le fichier du Trésor de la langue française au Québec (Université Laval) et les fiches du Centre d'études acadiennes à l'Université de Moncton. Bien que son objet d'étude soit le parler acadien, elle relève les chevauchements et les écarts entre les usages québécois et acadiens, et leur relation avec la sémantique du verbe *tirer*. Anika Falkert s'intéresse à un fait de langue dans une communauté acadienne implantée en territoire québécois, l'usage de *ça fait que*, et sa grammaticalisation aux Îles-de-la-Madeleine, en comparaison avec son usage en français estrien et cadien, de même qu'en chiac de Moncton, seule étude parue sur la question.

Fait intéressant, selon les communications présentées lors du colloque, les linguistes européens semblent s'intéresser au français acadien plutôt dans une perspective de diaspora Acadie/Louisiane, que dans la perspective exclusivement acadienne de leurs collègues nord-américains représentés ici : c'est le cas en tout cas d'Ingrid Neumann-Holzschuh et de Raphaële Weisemath, qui comparent différents traits de l'acadien des Maritimes et du cadien louisianais. Elles soulèvent des questions de zones archaïques/innovatrices, d'étiollement linguistique et de continuum linguistique. Ainsi, la recherche sur le français acadien dans le présent volume se fait essentiellement à partir d'entrevues orales, quoique des études de corpus écrits y existent aussi.

C'est de Louisiane que nous vient le contingent de linguistes américains le plus important. L'équipe de Sylvie Dubois impressionne par sa rigoureuse méthodologie dans la plus pure tradition variationniste : Sylvie Dubois et Carole Salmon nous présentent une étude sur le degré de fermeture du O ouvert (réalisé [ɔ], [o] ou [u]) devant R et L) sur quatre générations de femmes cadiennes, et l'étonnante préservation des distinctions stylistiques, tandis que Sylvie Dubois, Sibylle Noetzel et Carole Salmon examinent les phénomènes non moins étonnants de mélange de langues entre l'anglais et le français chez les Cadiens. Elles observent que les jeunes hommes imitent les pratiques linguistiques des femmes cadiennes âgées, ce qu'elles attribuent à une hypothèse identitaire séduisante, en lien avec les travaux précédents de Dubois et ses collaborateurs. Michael Picone et Kevin Rottet se situent plutôt dans la respectable tradition de la linguistique anthropologique américaine, qui est à l'origine même de la linguistique dans ce pays. Tandis que Picone s'intéresse aux variétés parlées en dehors de la zone Acadiana mentionnée plus tôt, Rottet s'intéresse aux contrastes entre les zones peuplées majoritairement par des Acadiens, par rapport aux autres zones, peuplées plus anciennement par des Canadiens-français du Québec ou des Européens. Il constate la disparition de la construction *j'avons*, originaire des parlers acadiens, et le maintien du choix de pronom interrogatif, selon l'origine acadienne ou non des locuteurs.² Les deux chercheurs s'inscrivent cependant dans un courant qui introduit plus de nuances dans la zone cadienne de la Louisiane, tentant de distinguer un parler trop souvent qualifié d'homogène, et de briser l'équation simpliste cadien = acadien. Comme dans le cas de l'Ouest canadien, les chercheurs louisianais sont principalement des gens de terrain qui font une cueillette orale active. Il s'agit d'un état de faits heureux, étant donné le fragile avenir de ces parlers, mais il serait aussi intéressant de voir ce que les textes anciens pourraient nous révéler. Malgré quelques exceptions louables (par exemple, Neumann-Holzschuh, 1987), beaucoup de travail dans ce domaine reste à faire.

La linguistique québécoise représentée au colloque couvrait évidemment un plus grand éventail de questions empiriques, théoriques et pratiques. Dans ce volume, Denis Dumas s'intéresse à la question de la norme québécoise³. Il établit une méthode de transcription phonologique d'une norme de prononciation du français québécois pour le dictionnaire québécois *Franqus*, basée sur des principes de réalisme et d'économie. Hélène Blondeau nous présente les locuteurs du célèbre corpus Sankoff-Cedergren, des années plus tard, afin de constater de façon privilégiée le changement linguistique en cours dans la vie d'individus identifiées, par rapport à l'utilisation du futur synthétique.

Malgré une cohorte imposante de chercheurs qualifiés et productifs au Québec, on ne peut s'empêcher de regretter la quasi-absence dans la linguistique québécoise contemporaine de nouvelles collectes de données orales. On peut

penser que les chercheurs orientés vers ce genre de travail préfèrent se concentrer sur des langues en voie de disparition, pourtant, nos voisins américains, certainement pas menacés d'extinction, se permettent de vastes enquêtes sociolinguistiques, dialectologiques, des atlas linguistiques, etc., dont le très récent Labov, Ash et Boberg (2006). Au Québec, depuis Dulong et Bergeron (1980) et Lavoie (1985), la tradition anthropologique de terrain s'est estompée, ce qui est d'autant plus dommage que les nouvelles technologies numériques sont maintenant si accessibles.

Fait rare mais heureux, trois contributions sur le français de l'Ouest canadien et américain sont présentes dans ces pages. Sandrine Hallion Bres nous présente une étude comparative de certains traits du français de l'Ouest canadien (albertain, mitchif et manitobain), tandis que Robert Papen et Anne-Sophie Marchand décrivent l'influence méconnue qu'ont eue les nombreux colons européens francophones dans la francophonie de l'Ouest.

Par ailleurs, Robert Papen nous présente les résultats de ses travaux sur le terrain les plus récents dans les endroits les plus inattendus, soit chez les Métis du Dakota du Nord et dans les communautés franco-canadiennes du Minnesota, en les comparant aux parlers français de l'Ouest canadien, et au français québécois. Comme conclusion principale, il s'avère que la plupart des traits se retrouvent dans tous les parlers comparés, donc, par une logique comparative bien acceptée, il faut conclure à une certaine ancienneté de ces traits en Amérique du Nord. Selon les contributions au présent ouvrage, la recherche linguistique sur les français de l'Ouest est donc principalement de tradition anthropologique orale, contrairement aux études de corpus oraux et écrits bien établis au Québec.

Perspectives futures

L'étude des parlers français d'Amérique est un domaine privilégié de plusieurs manières. On y retrouve des communautés en situations majoritaire, bilingue ou minoritaire. On retrouve des situations de contact avec l'anglais, avec des langues amérindiennes, avec des langues immigrantes, un créole en Louisiane et une langue mixte franco-crie dans l'Ouest. Nous connaissons également assez bien l'origine des premiers colons, ce qui nous guide énormément dans nos hypothèses de recherche. Les linguistes travaillant dans ce champ proviennent de traditions intellectuelles variées : la linguistique anthropologique (américaine et européenne), l'école variationniste, la grammaire générative, etc. Ils utilisent des méthodes nombreuses : les corpus écrits historiques, les entrevues sociolinguistiques ou dialectologiques. Ils se préoccupent aussi d'une multitude de problèmes : la norme, l'implantation, la genèse et l'évolution des dialectes, le contact, etc., sans compter toutes les questions théoriques soulevées par ces phénomènes.

Pour les jeunes chercheurs qui désirent se lancer dans cette belle aventure, il est donc utile de rappeler les zones encore peu exploitées de notre champ d'étude. On remarque qu'au Québec, les études sur les corpus existants et l'étude de la grammaire synchronique se portent plutôt bien, mais il y a encore beaucoup de travail à faire sur la collecte de données nouvelles, les différences dialectales entre régions, le français parlé par les Amérindiens depuis maintenant quelques siècles dans certains cas, ou chez certaines communautés immigrantes. À l'inverse, le travail de terrain dans l'Ouest canadien et en Louisiane se porte plutôt bien, mais il y a nombre de documents d'archives, d'anciens journaux, etc. qui mériteraient d'être numérisés, afin d'approfondir nos connaissances sur l'histoire du français dans ces régions. (Entre autres, la Nouvelle-Orléans a eu un quotidien français presque jusqu'au milieu du 20^e siècle, et Saint-Louis, Missouri, de même que Saint-Paul, Minnesota, jusqu'à la fin du 19^e siècle).

C'est peut-être en Acadie qu'on retrouve le meilleur équilibre entre recherche sur des corpus existants et collecte de nouvelles données, mais on ne saurait trop encourager de nouveaux étudiants à se consacrer à ce coin stratégique de la francophonie nord-américaine.

Quant aux liens anciens tissés entre ces territoires, on remarque que les Européens s'intéressent aux liens historiques entre l'Acadie et la Louisiane, tandis que les Canadiens se penchent plutôt sur les liens entre le Québec, d'une part, et l'Ontario, l'Ouest ou l'Acadie, d'autre part, mais que personne encore ne s'est intéressé aux trajets migratoires qui reliaient autrefois le Québec à la Louisiane, de par les forts français de Détroit, Saint-Louis, etc.

Évidemment, dans une perspective plus large, on pense aussi aux liens qui unissent l'Amérique du Nord à la zone Caraïbes/Antilles de par la Louisiane, et ensuite à l'ancien empire colonial français (Afrique occidentale, Océan Indien, Viêt-Nam, Pacifique), sans oublier bien sûr l'étude des dialectes hexagonaux eux-mêmes, ainsi que les variétés wallonne et suisse romande.

Voilà donc, à notre avis, un portrait juste de la situation : un domaine riche en variété de questions et de possibilités, sur un territoire vaste, ayant des liens avec tant de gens sur la planète, mais où la répartition des méthodologies et des intérêts de recherche est inégale selon les régions. Ces belles ouvertures laissent ainsi toute la place nécessaire à la venue de nouveaux chercheurs. Espérons qu'ils seront nombreux.

Notes

Je remercie d'abord Gisèle Chevalier et Robert Papen de m'avoir offert la belle tâche de rapporteur, de même que tous les participants pour leurs communications, et les discussions stimulantes qui s'en sont suivies. Je remercie également Claude Poirier et France Martineau pour leurs commentaires, qui, avec ceux de Chevalier et Papen, ont grandement contribué à améliorer ce texte, ainsi que le projet GTRC

Modéliser le changement : Les voies du français (dirigé par France Martineau), auquel j'étais alors affilié, pour une contribution financière m'ayant permis de me rendre au congrès. Toute responsabilité finale demeure mienne.

- ¹ Règle générale, les Abénakis, les Hurons-Wendats et les Malécites du Québec parlent le français comme langue maternelle, tandis que les Algonquins, les Attikameks et les Innus (Montagnais) parlent le français comme langue seconde (après leur langue ancestrale). Les Cris, les Inuit et les Naskapis parlent plutôt l'anglais comme langue seconde après leur langue ancestrale. Les Micmacs et les Mohawks parlent plutôt l'anglais comme langue maternelle, mais il existe aussi dans les deux cas, un nombre non négligeable d'individus de langue maternelle française. (Source : Secrétariat aux affaires autochtones du Québec).
- ² À ce sujet, voir aussi Baronian (sous presse).
- ³ Il nous semble important de mentionner, dans cette veine, la discussion lancée lors du symposium par Davy Bigot qui présentait les étapes préliminaires de son sujet de recherche doctorale sur la norme de facto du français des élites québécoises à partir d'entrevues diffusées à l'émission *Le Point* de la Société Radio-Canada.

Références

- Bakker, P. 1997. *A language of our own : The genesis of Michif, the mixed Cree-French language of the Canadian Métis*. New York, Oxford University Press.
- Baronian, L.V. Sous presse. Pre-Acadian Cajun French. Dans *Proceedings of the 31st annual meeting of the Berkeley Linguistics Society*.
- Butler, G.R. 1995. *Histoire et traditions orales des Franco-Acadiens de Terre-Neuve*. Sillery, QC, Les Éditions du Septentrion.
- Cormier, Y. 1999. *Dictionnaire du français acadien*. Saint-Laurent, QC, Fidès.
- Dulong, G. et G. Bergeron. 1980. *Le parler populaire du Québec et de ses régions voisines : atlas linguistique de l'est du Canada*. Québec, Ministère des communications, La documentation québécoise.
- Hyde Thomas, R. 1981. *It's good to tell you : French folktales from Missouri*. Columbia, University of Missouri Press.
- Labov, W., S. Ash et C. Boberg. 2006. *The atlas of North American English : Phonetics, phonology, and sound change. A multimedia reference tool*. Berlin, Mouton de Gruyter.
- Lavoie, T., G. Bergeron, M. Côté. 1985. *Les parlers français de Charlevoix, du Saguenay, du Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord*. Québec, Office de la langue française.
- Neumann, I. 1985. *Le créole de Breaux Bridge, Louisiane : étude morphosyntaxique, textes, vocabulaire*. Kreolische Bibliothek 7. Hamburg, Helmut Buske.
- Neumann-Holzschuh, I. (dir.). 1987. *Textes anciens en créole louisianais. Avec introduction, notes, remarques sur la langue et glossaire*. Kreolische Bibliothek 8. Hamburg, Helmut Buske.
- Poirier, C. 1998. *Dictionnaire historique du français québécois*. Sainte-Foy, QC, Presses de l'Université Laval.

- Rottet, K. 2001. *Language shift in the coastal marshes of Louisiana*. New York, Peter Lang.
- Vézina, R. 2005. Correspondance et différenciation lexicales : le français du Missouri et le français canadien. Dans A. Valdman, J. Auger et D. Piston-Hatlen (dir.), *Le français en Amérique du Nord : état présent*. Saint-Nicolas, QC, Presses de l'Université Laval, p. 539–563.